

Plus loin, un stalinien tape à coups de pied sur une fille (où donc est passée Lucienne, nom de Dieu!).

C'est quand même trop fort! Sont-ils contaminés à ce point par les méthodes qu'on leur fait employer. Ulcéré, je commence à expliquer au stalinien avec qui j'échange des coups de poings que ces méthodes conduisent au fascisme.

Il est d'accord, me cite Doriot, mais me crie que je suis trahi par mes chefs et manque mon œil de quelques centimètres. Comment lui expliquer que je n'ai pas de chefs, que nous n'avons pas à notre tête des bureaucrates tout puissants, mais des camarades élus et révocables? Deuxième coup de poing, plus près de l'œil. Je romps le combat. A ce moment, les braves gens venus s'instruire à une réunion électorale sont partis, affolés. Les staliniens grossissent. Nous sommes refoulés. J'entends crier que le P. C. I. se retire, et que les camarades doivent sortir. Je n'y manque pas, Nous voici, « lamentable », dans la rue, où stationnent des flics qui pourraient intervenir pour nous aider! Ironie du sort. Beaufrère refuse dans un grand élan. Il dit que cette soirée n'est pas perdue, que nous sommes plus sûrs que jamais de l'impossibilité pour le stalinisme de quitter la voie contre-révolutionnaire. Autour de moi, les copians se tâtent. Yeux pochés, égratignures, courage, espoir dans la victoire finale. Nous repartons en chantant et, dans ce XIII^e où nous n'avons pas pu parler, nous aurons 1.800 voix.

VELAY.